Ami du Clergé du 12 décembre 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XXXI. Les œuvres de miséricorde spirituelle, 769.
Sermons pour Noël. — I. *Dans un pensionnat* : Récit de l'Evangile et leçons qui en découlent, 771. — II. La gloire de Jésus enfant, 773.
Pour le dernier jour de l'année. — *A une Communauté de religieuses :* Reconnaissance, repentir, résolutions, 774.
Aux Enfants de Marie. — XXXIII. La messe quotidienne, 777.
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (fin). — XXXII. Les fêtes de la Béatification, 778. — XXXIII. La Canonisation, 779.
Entretiens sur la vie chrétienne. — CXXVIII. Les pèlerinages, 781.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXXI

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE SPIRITUELLE

Mes frères,

Après vous avoir parlé, dans notre précédente instruction, des œuvres de miséricorde corporelle, je vais, dans celle-ci, vous entretenir des *œuvres de miséricorde spirituelle*. Elles sont au nombre de sept et consistent, dit S. Thomas, à instruire les ignorants, à exercer à l'égard des pécheurs la correction fraternelle, à donner des conseils à ceux qui en ont besoin, à consoler les affligés, à souffrir avec patience les injures et les défauts d'autrui, à pardonner de bon cœur les offenses et à prier pour les vivants et pour les morts.

I

La première œuvre de miséricorde spirituelle consiste à *instruire les ignorants*. Ce devoir incombe évidemment, en premier lieu, à ceux qui ont reçu mission d'enseigner : à l'évêque dans son diocèse, au curé dans sa paroisse, aux pères et mères dans leurs familles, aux professeurs, aux maîtres et maîtresses d'école à qui les parents confient leurs enfants. Instruire les ignorants est pour eux tous un devoir d'état et même une obligation de justice, puisqu'ils sont établis par Dieu ou payés par les hommes pour le faire.

Ce peut être aussi pour d'autres un devoir de charité. Voilà un jeune homme, une jeune fille qui ont fait des études et obtenu des diplômes qui leur confèrent le droit d'enseigner. Quel bel acte de charité, quelle belle œuvre de miséricorde de leur part, s'ils mettent leur instruction et leur dévouement au service des écoles chrétiennes, pour remédier à la pénurie des maîtres qui, aujourd'hui, se recrutent si difficilement !

Voilà un enfant qui ne fait aucun progrès, soit en classe soit au catéchisme, parce que, moins bien doué que ses camarades, il ne peut comme eux saisir toutes les explications. En voilà un autre dont sa famille ne s'occupe pas et qui ne fera jamais de première Communion si une personne charitable ne s'intéresse à lui. Ou bien encore, il n'y a pas de prêtre dans la paroisse ; celui qui vient la desservir n'y peut faire que de rares et très courts catéchismes et les enfants, bien malgré lui, grandissent sans instruction religieuse. Emus de cette situation, vous réunissez les enfants de cette paroisse pour leur faire réciter la lettre du catéchisme et leur donner les explications dont vous êtes capables ; vous prenez même à part les plus déshérités d'entre eux pour leur donner des soins supplémentaires. Quelle belle œuvre de charité vous faites ! Combien elle est utile à ces pauvres enfants et combien méritoire devant Dieu !

Au cours de vos visites, vous entendez parler de la religion d'une façon inexacte ; on énonce devant vous, touchant nos dogmes, la morale chrétienne ou la discipline ecclésiastique, des propositions erronées. Doucement, habilement, vous rétablissez la vérité, vous rectifiez les assertions fausses de ceux qui parlent, vous les empêchez d'induire en erreur ceux qui les écoutent. Dans vos conversations, vous glissez adroitement quelques paroles d'édification, vous rappelez à ceux qui les ont oubliés ou ne les ont jamais connus les enseignements de notre sainte religion, ses défenses ou ses prescriptions : voilà autant de façons d'instruire les ignorants et de pratiquer la première des œuvres de miséricorde spirituelle ; voilà autant de manières de mériter un jour une magnifique récompense, puisque « ceux qui auront enseigné la voie de la justice brilleront comme des étoiles pendant toute l'éternité. » (Dan., XII, 3).

II

Pratiquer *la correction fraternelle* à l'égard des pécheurs, signifie les reprendre lorsqu'ils font le mal et les en détourner. Les premiers qui doivent l'exercer sont évidemment les supérieurs à l'égard de leurs subordonnés, par conséquent les parents, les maîtres, les chefs d'usine ou d'atelier, les curés, les magistrats, etc. Mais les autres n'en sont pas dispensés pour autant. C'est un devoir de charité qui incombe à tout le monde.

C'est un devoir de charité *envers Dieu* tout d'abord. Est-il possible de l'aimer, d'avoir du zèle pour sa gloire et son honneur, sans souffrir lorsqu'on le voit offenser et sans faire tout son possible pour empêcher les outrages dont il est l'objet ? C'est également un acte de charité *envers le prochain*. Celui-là aimerait-il vraiment son prochain, qui, de gaieté de cœur, le verrait compromettre son salut et courir à grands pas sur le chemin de l'enfer ? Non, certainement. Aussi bien, ce devoir de la correction fraternelle nous est prescrit par Notre-Seigneur dans l'Evangile : « *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe illum.* Si votre frère a commis une faute contre vous, allez le trouver et reprenez-le. » (Math., XVIII, 15).

Sans doute, il faut le faire avec discrétion et prudence. Dieu ne nous demande d'accomplir ce devoir que quand la faute est grave et certaine. Vous n'êtes tenus de le remplir que si votre charitable intervention doit être utile. Si elle doit demeurer sans effet ; si celui qui en est l'objet l'accepte mal et en prend occasion pour offenser Dieu davantage encore ; si surtout l'accomplissement de ce devoir doit être pour vous la source de graves ennuis et de sérieux dommages, vous en êtes dispensés. Mais ces inconvénients se produiront peu fréquemment si vous savez reprendre avec bonté, avec tact, sans froisser ni humilier, en laissant bien voir que vous n'avez en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes. Oh ! il y aurait bien moins de blasphèmes, bien moins de profanations du dimanche, bien moins de scandales de toute sorte, si tous les vrais chrétiens avaient à cœur de pratiquer cette seconde œuvre de miséricorde spirituelle !

III

La troisième consiste à *donner des conseils* à ceux qui en ont besoin.

Vous voyez un de vos frères embarrassé dans son travail, ne sachant comment s'y prendre pour le mener à bien ; vous en voyez un autre qui conduit une machine dont il ignore le mécanisme et qui, à cause de cela, ne donne pas de bons résultats. Ce qu'il ignore vous le savez, l'expérience qu'il ne possède pas vous l'avez ; si vous l'en faites bénéficier, vous accomplissez là un acte de charité très méritoire.

Mais c'est surtout lorsqu'il s'agit d'aider notre prochain à faire son salut que nous devons l'aider de nos conseils. Que de jeunes gens, que de jeunes filles marcheraient d'un pas plus sûr et plus décidé dans le chemin de la vertu ; de combien de chutes nous pourrions les préserver par des conseils, par de charitables avertissements donnés à propos !

On s'imagine que la charge de porter les autres au bien et de les détourner du mal n'incombe qu'au prêtre. C'est une grave erreur. « *Mandavit unicuique de proximo suo.* Dieu a imposé à chacun de nous le soin de son prochain. » (Eccli., XVII, 12). De même que c'est un devoir de charité pour chacun de nous de lui venir en aide dans ses besoins temporels, de lui donner un morceau de pain, par exemple, lorsque nous le voyons mourir de faim, à plus forte raison est-ce un acte de charité et une grande œuvre de miséricorde, de l'aider par nos charitables remontrances, nos bons conseils et nos encouragements, à sauver son âme et à éviter la mort éternelle.

IV

C'est pareillement un excellent témoignage de charité que de *consoler les affligés.* « Consolez-vous mutuellement et édifiez-vous les uns les autres, » écrivait S. Paul aux Thessaloniciens (V, 11). Consoler quelqu'un, c'est mettre fin à sa peine si on le peut ; c'est tout au moins l'adoucir par de bons procédés, par d'affectueuses paroles, à l'exemple des Juifs venus pour consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère Lazare. Que les consolations que vous donnez aux autres vous soient toujours inspirées par la foi : ce sont les meilleures et les plus efficaces. Il n'y a rien de tel que la religion pour donner de la patience et rendre du courage à ceux dont le sort malheureux vous émeut. Dites-leur comme Notre-Seigneur aux disciples d'Emmaüs : « Ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ? » Ou bien comme S. Paul aux Romains : « Que sont les peines de cette vie, comparées au bonheur éternel qui en sera la récompense ? » (Rom., VIII, 18). Répétez à ceux qui viennent de perdre une personne chère, comme le faisait S. Paul aux Thessaloniciens, de ne pas pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance, que ceux qui les ont quittés ne sont pas morts tout entiers, qu'ils sont au ciel où ils prient pour eux et les attendent.

V

A l'exemple de Notre-Seigneur, apprenez à *souffrir avec patience* les injures et les défauts d'autrui.

Les nécessités de la vie vous mettent peut-être en relation avec des personnes mal élevées, sans tact, sans délicatesse, avec des personnes dont les propos vous choquent, dont les conversations vous fatiguent, dont les procédés vous écœurent. Peut-être même vous faut-il vivre côte à côte avec des personnes acariâtres, brutales, ombrageuses, jalouses, égoïstes, que sais-je ? ou bien encore avec des personnes infirmes, sourdes, qui par exemple vous obligent à parler très haut, vous font répéter sans cesse ce qu'elles n'ont pas entendu, et avec cela sont d'autant plus avides de savoir que leurs oreilles ne saisissent pas bien les conversations. Evidemment, il est pénible de vivre avec elles. Mais en revanche, c'est une œuvre de miséricorde que de le faire et de supporter sans trop murmurer et surtout sans trop les leur reprocher, leurs défauts de caractère ou leurs infirmités physiques.

VI

Il est aussi recommandé au chrétien de *pardonner les offenses* qu'il a reçues. Nous avons vu dans une précédente instruction que le pardon des injures est un devoir. C'est également une œuvre de miséricorde très méritoire. En la pratiquant, nous remettons à ceux qui nous ont offensés la dette qu'ils avaient contractée envers nous et, autant que nous le pouvons, la dette qu'ils avaient contractée envers Dieu. Nous étouffons en nous tout sentiment de haine ou de vengeance à leur endroit, nous nous montrons prêts à leur rendre notre amitié et à leur faire du bien : c'est là un acte de générosité bien fait pour gagner le cœur de Dieu et celui de nos ennemis.

VII

Enfin, la septième œuvre de miséricorde spirituelle consiste à *prier Dieu pour les vivants et pour les morts.* C'est certainement de toutes la plus facile à pratiquer, la plus à la portée de tous et peut-être aussi la plus efficace. En l'exerçant, nous deman-

tions à Dieu qui peut tout et sans qui nous ne pouvons rien, de faire lui-même à notre prochain tout le bien corporel et spirituel que nous lui désirons. En priant pour les vivants, nous sollicitons pour eux la vie, la santé et la réussite dans les entreprises ; nous implorons surtout pour eux les grâces de sagesse et d'intelligence, de conseil, de force et de crainte de Dieu dont ils ont besoin pour se sanctifier et faire leur salut.

En priant pour les morts nous faisons la seule chose qui puisse leur être désormais utile ; nous les aidons à payer leur dette à la justice de Dieu et nous hâtons d'autant leur entrée au ciel.

* *

Pratiquons, selon nos moyens et les circonstances, toutes les œuvres de miséricorde corporelle ou spirituelle dont nous venons de parler. Nous aurons ainsi parfaitement accompli la partie positive du cinquième commandement qui nous prescrit d'aimer notre prochain. Nous mériterons surtout que Dieu réalise pour nous la promesse qu'il a faite à ceux qui exercent les œuvres de miséricorde : « *Beati misericordes, quoniam et ipsi misericordiam consequentur*. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'eux-mêmes obtiendront sûrement de Dieu miséricorde. » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR NOEL

I

Dans un Pensionnat

RÉCIT DE L'ÉVANGILE
ET LEÇONS QUI EN DÉCOULENT

Mes chères enfants,

Rien n'est intéressant pour l'âme chrétienne comme l'histoire de la naissance de N.-S. Jésus-Christ, telle que nous la trouvons dans l'Evangile, car cette histoire, dans sa simplicité, offre les plus instructives et les plus précieuses leçons à qui veut la méditer. Je me propose donc de l'étudier avec vous ce matin pour en tirer quelques enseignements pratiques.

I

La T. S. Vierge, nous raconte l'Evangile, était sur le point de donner le jour à notre divin Sauveur lorsqu'un édit de l'empereur romain la contraignit d'aller de Nazareth à Bethléem en compagnie de S. Joseph, son époux. L'empereur César Auguste venait en effet d'ordonner un recensement général dans ses Etats, et comme la Palestine était alors province romaine, il fallait que les habitants de cette région se rendissent dans le lieu d'origine de leurs ancêtres pour se faire inscrire sur les registres publics. Marie et Joseph appartenaient tous deux à la famille de David, et celle-ci tenait son origine de Bethléem ; ils devaient donc se transporter dans cette ville afin de donner leurs noms aux officiers impériaux chargés d'y opérer le recensement.

Voyez, à ce propos, mes chères enfants, comme la Providence est ingénieuse, habile à disposer les événements de manière à les faire servir à l'exécution de ses desseins ! Plus de sept cents ans d'avance, Dieu avait fait prédire que le Messie rédempteur naîtrait de la race de David dans la cité de Bethléem. Pour accomplir cette prophétie, tout l'univers, en quelque sorte, se mettra en mouvement, et un empereur romain qui n'y pensait guère sera l'instrument destiné à exécuter les ordres du ciel. Impossible vraiment de ne pas trouver cela merveilleux, ce qui prouve en définitive qu'il faut toujours avoir la plus grande confiance dans la divine Providence.

Le trajet de Nazareth à Bethléem comportait plusieurs jours de marche à travers un pays rempli de montagnes, et par des chemins rocailleux ; il devait être, pour cette raison, très fatigant. En arrivant à Bethléem, la T. S. Vierge et S. Joseph cherchèrent un gîte pour la nuit. Mais le recensement ordonné par l'empereur avait amené dans cette petite ville un tel concours de Juifs étrangers que dans l'hôtellerie publique il ne restait plus de place. Suivant la tradition des anciens Pères, ils en furent réduits à se retirer dans une espèce de caverne ou grotte creusée sous les rochers de la montagne où Bethléem était bâtie et qui servait d'étable. Suivant la même tradition, il y avait à ce moment dans cette étable quelques animaux, entre autres un bœuf et un âne. C'est là que le 25 décembre, vers l'heure de minuit, la T. S. Vierge mit Jésus au monde ; c'est là qu'après l'avoir mis au monde, elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, sur le foin et la paille, parce qu'elle n'avait pu lui donner un meilleur berceau.

Mes chères enfants, il faut l'avouer, quel étrange spectacle ! Ce petit enfant était un libérateur envoyé par Dieu à la terre. Ce n'était pas seulement l'Envoyé de Dieu, c'était le Fils même de Dieu. Il semble donc qu'annoncé par des prophéties précises, il méritait d'être accueilli d'une autre manière. Il semble qu'à sa naissance chacun aurait dû s'incliner devant lui, se prosterner à ses pieds et lui offrir ses respectueux hommages. Il semble que les Juifs surtout au milieu desquels il avait voulu naître de préférence, auraient dû s'empresser religieusement autour de lui et lui présenter à l'envi leurs humbles adorations. Il n'en est rien : chacun *l'oublie*. Il vient au monde, et personne n'y fait attention, personne ne vient le recevoir, le saluer. Il se voit condamné à chercher un refuge dans une misérable grotte, et tandis qu'il repose sur un peu de paille, il n'aperçoit personne à ses côtés, personne, dis-je, sinon Marie et Joseph qui va être son père nourricier. Encore une fois, mes chères enfants, quel étrange et navrant spectacle !

Mais en réalité, dans son délaissement et sa pauvreté, qu'a voulu faire Notre-Seigneur ? Il a voulu prêcher par l'exemple ; c'est ce qu'il s'agit de bien considérer.

Et d'abord, un des maux qui s'opposent le plus à notre bonheur, c'est *l'orgueil*. Il n'y a pas à en disconvenir, semblables à notre premier père que l'orgueil a perdu au Paradis terrestre, que faisons-nous chaque jour ? Nous osons nous élever contre Dieu

par le péché, nous méprisons sa volonté à laquelle nous préférons la nôtre, et au lieu de lui obéir quand il nous commande, nous obéissons à notre intérêt, à nos caprices ; nous sommes, pour ainsi dire, en révolte constante contre son autorité. Or voyez l'exemple que Notre-Seigneur nous donne dès son entrée dans la vie : son premier acte est un acte d'humilité, d'obéissance et de soumission à la volonté de son Père ; il accepte tranquillement la dernière place afin de nous apprendre à nous humilier nous aussi, à obéir nous-mêmes, à n'avoir à notre tour d'autre désir, d'autre souci ici-bas, que de faire en toutes choses le bon plaisir de Dieu.

Un autre mal qui nous tourmente et nous empêche d'être heureux, c'est *l'amour déréglé des biens périssables de ce monde*. Sans doute le bon Dieu ne nous défend pas de rechercher dans une mesure raisonnable ces biens qu'il nous donne lui-même et qui ont leur place marquée dans la vie terrestre. Il ne nous défend pas de travailler honnêtement à les acquérir, puisqu'ils ont leur utilité. Mais ce qu'il défend, c'est de mettre là toute notre préoccupation et d'oublier trop facilement l'éternité pour ne songer qu'aux choses qui passent et dont nous devrons nous dépouiller à la mort. Or, pour nous donner à tous l'exemple du détachement, notre divin Sauveur a voulu naître pauvre, de parents pauvres, et rester pauvre toute sa vie.

Un dernier mal pour nous, mes chères enfants, c'est *la folle prétention de ne trouver et goûter ici-bas que du bien-être, des jouissances, des satisfactions, des douceurs*. Si nous ressentons une peine, une souffrance, facilement nous murmurons contre Dieu, nous accusons sa Providence. Nous oublions que cette vie passagère est une épreuve et que cette épreuve supportée avec courage, avec résignation, nous vaudra une éternelle récompense. Nous oublions que nous sommes pécheurs et que tout péché exige une expiation, une pénitence. Voilà ce que Notre-Seigneur a voulu nous rappeler dès sa naissance en se soumettant lui-même aux souffrances et aux privations. Il a fait comme un médecin charitable qui, pour encourager et guérir un enfant malade, prend le premier une partie des remèdes les plus amers.

II

Mais revenons au récit de l'Evangile. A quelque distance de la grotte où était né le Sauveur, des bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. En Orient, à cause de la douceur de la température, les bergers peuvent en effet passer les nuits dehors, même en hiver, pour défendre leurs troupeaux contre les attaques des voleurs ou des bêtes féroces. Or, tandis qu'ils veillaient ainsi, soudain un ange leur apparut, et au même instant une clarté éblouissante les environna. Naturellement ils furent pris de frayeur. Mais l'ange les rassura en leur disant : « Ne craignez point. Je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour vous et pour tout le peuple le sujet d'une grande joie. Il vous est né aujourd'hui, dans la cité de David, un Sauveur qui est le Christ. Voici à quel signe vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche de l'étable. » L'ange avait à peine cessé de parler qu'une troupe nombreuse d'esprits célestes se joignit à lui et fit retentir les airs de ce magnifique cantique que l'on chante à la messe : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !* »

Les bergers n'hésitèrent pas. En toute hâte ils se dirigèrent vers Bethléem pour voir et admirer le mystère que Dieu leur annonçait par ses anges. La grotte était cette étable qui leur était indiquée, elle se trouvait sur leur chemin ; ils y entrèrent bientôt, et là ils virent le nouveau-né couché dans la crèche, et auprès de lui Marie et Joseph agenouillés. Ils comprirent qu'ils étaient devant leur Sauveur ; ils s'agenouillèrent eux aussi et ils l'adorèrent pieusement.

Qu'elle est admirable, mes chères enfants, la foi de ces pauvres bergers accourant à la grotte de Bethléem dans la nuit de Noël et saluant, dans la personne de l'enfant qu'ils y trouvent, leur Seigneur et leur Dieu ! Aussi, croyez bien que Jésus en fut grandement touché. Il se voyait, ce divin Sauveur, il se sentait méconnu, abandonné des hommes, au moment où il leur apportait la grâce la plus précieuse ; cet abandon, il n'en faut pas douter, lui était amer, lui pesait au cœur. Les bergers, en le visitant, adoucirent sa peine, l'hommage de leur foi lui fut souverainement agréable, et il dut en éprouver une véritable consolation.

Les bergers, après avoir vu et adoré leur Sauveur, se retirèrent en louant et glorifiant Dieu de ce qu'il avait daigné leur accorder cette faveur. Dans le transport de leur joie, ils s'en allèrent annoncer par toute la ville de Bethléem ce qui leur était arrivé et à tous ceux qui voulurent les entendre ils racontèrent avec enthousiasme les choses merveilleuses dont ils venaient d'être témoins. Les Juifs de Bethléem se montrèrent étonnés, mais l'Evangile ne dit pas qu'ils se rendirent eux-mêmes à la grotte. Ils attendaient bien un Sauveur, c'est vrai, puisque les prophéties l'avaient annoncé, mais ils s'imaginaient que ce serait un grand conquérant qui élèverait la nation juive au-dessus de toutes les autres nations et qui ferait de Jérusalem la capitale de l'univers. Pour eux, dès lors, ce Sauveur devait naître riche et puissant, et ce ne pouvait pas être, dans leur pensée, l'enfant pauvre et misérable que les bergers avaient vu couché dans une crèche et sur un peu de paille ; c'est pourquoi ils ne se dérangèrent pas.

Mes chères enfants, il y a dans le monde, hélas ! beaucoup de chrétiens et de chrétiennes qui ressemblent dans leur façon d'agir aux Juifs de Bethléem. Et ces chrétiens, ces chrétiennes, ce sont tout simplement les nombreuses personnes qui traitent en étranger, en inconnu, Notre-Seigneur présent dans l'Eucharistie, qui ne lui donnent là aucune attention et ne viennent pas l'adorer. Jésus, en effet, repose dans le tabernacle de nos sanctuaires catholiques, de nos églises et de nos chapelles, comme il reposait autrefois dans la crèche de la grotte de Bethléem.

Il y repose jour et nuit, et il y repose non pas pour lui, mais pour nous. Il y repose parce qu'il nous aime, c.-à-d. parce qu'il tient à être tout proche de nous et qu'il veut que nous ayons toutes facilités pour l'adorer et solliciter ses faveurs. Or, il est triste de le dire, malgré tant d'amour Notre-Seigneur se voit souvent délaissé et méconnu dans le tabernacle comme il le fut à Bethléem au moment de sa naissance. Dans une foule de paroisses et d'églises, pendant la semaine, les heures du jour et de la nuit ne sont pour lui, en somme, que des heures d'isolement et d'abandon, parce qu'on ne pense pas à lui et qu'on ne se dérange pas pour le visiter. Au moins, si on venait à lui le dimanche et si on le dédommageait ce jour-là ! Mais combien l'oublient, combien le délaissent comme les autres jours, combien ont peine à lui accorder quelques instants !

* *

Mes chères enfants, contractez, pendant vos années d'étude et de pension, l'habitude de donner une respectueuse et affectueuse attention à Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement de l'autel. Actuellement, aimez votre chapelle et ses cérémonies, puisque vous y trouvez le moyen de visiter Jésus présent au tabernacle et sur l'autel. Mais quand vous aurez quitté la maison, veillez, de grâce, à ne pas devenir indifférentes envers ce divin Sauveur. En semaine, à cause de lui, vous devrez faire tout ce qui est possible pour assister à la messe, et vous savez que quand on le veut, les difficultés ne comptent pas. Mais le dimanche, n'est-ce pas ? il n'y aura jamais chez vous d'hésitation pour rendre vos devoirs à votre Dieu. Le dimanche, mes chères enfants, quand vous entendrez la cloche retentir pour annoncer la messe et les autres offices, vous vous rappellerez avec quelle hâte, avec quel empressement les bergers de Bethléem se rendirent autrefois à la grotte, après avoir entendu les anges leur annoncer la naissance du Sauveur. Vous les imiterez en accourant aux pieds de Jésus qui vous aime et qui réclame vos adorations. Et après lui avoir fait plaisir sur la terre, vous serez assurées de jouir de ses récompenses dans le ciel. Ainsi soit-il.

II

LA GLOIRE DE JÉSUS ENFANT

Mes frères,

C'est devant un berceau que nous sommes réunis, mais quelle différence entre l'enfant qui y repose aujourd'hui et ceux qui viennent prendre place à nos foyers ! L'enfant qui naît dans nos maisons n'a pas de passé : hier on ne songeait pas à lui ; sa naissance est un jour sans prélude, un matin sans aurore. Nul ne sait ce qu'il deviendra demain ; il a beau illuminer un instant, comme un rayon de soleil, le foyer auquel il apparaît ; hélas ! l'heure n'est pas loin où le vent de l'oubli soufflera sur sa tombe, et, à part quelques amis fidèles, nul ne songera plus à lui ; l'humanité poursuivra sa course, ne s'inquiétant pas plus de lui qu'une armée en marche ne se soucie d'un homme qui tombe.

Il n'en est pas ainsi de l'enfant de Bethléem : il a été *attendu et désiré longtemps à l'avance*, il a *réjoui par sa venue le ciel et la terre*, et après sa mort il *continue d'être connu et aimé* ; ce sont les trois pensées que je vais exposer dans cet entretien.

I

L'Enfant-Dieu possède le privilège d'avoir vécu, avant de naître, dans la pensée des hommes. Longtemps avant Noël, l'humanité songeait à lui et plus de 4.000 ans lui font un cortège prophétique. Je ne parle pas des nations idolâtres qui avaient conservé un vague souvenir de la miséricordieuse promesse faite à l'homme tombé, et qui attendaient un enfant merveilleux destiné à changer le cours des choses et à fonder un ordre nouveau. Je parle du peuple choisi qui a fait de l'espoir de sa venue la plus ferme de ses croyances. Ses prophètes ont célébré sa gloire et dessiné son portrait avant qu'il apparût : leurs visions sont si claires, le signalement qu'ils en donnent est si exact qu'on les prendrait pour des témoins du fait. Le patriarche Jacob entrevoit les mystères de l'avenir et annonce l'époque de la venue du Sauveur. Plus tard Daniel précise l'année même de son avènement. L'auteur de la Sagesse va jusqu'à marquer l'heure de sa naissance : ce sera au milieu de la nuit. Le prophète Michée salue de loin Bethléem de Juda qui le verra naître et en recevra une immortelle célébrité. Isaïe désigne le nom de sa famille : il sera de la race de Jessé ; il fait connaître son auguste mère, la Vierge ; il l'appelle Christ, roi d'Israël.

Non seulement Jésus-Christ a été connu et prédit de longs siècles à l'avance, mais il s'est fait désirer et aimer. Il faut entendre les supplications des justes de l'Ancien Testament appelant la venue du Messie : « Mon Dieu, s'écrie Moïse, envoyez celui que vous devez envoyer. » — « Réveillez votre puissance, dit David, inclinez vos cieux et descendez, venez et sauvez-nous. » — « Cieux, demande Isaïe, versez votre rosée, que le Juste descende des nues comme une pluie bienfaisante ; que la terre s'ouvre et germe son Sauveur. »

Ah ! l'Enfant-Dieu peut paraître ; il ne sera pas un inconnu au milieu de ce peuple juif qui l'attend depuis si longtemps et qui saura, malgré la pauvreté et l'obscurité dont il s'enveloppe, reconnaître son Messie.

II

Au fait, le temps de la préparation est passé : aux rayons précurseurs du soleil de justice succède son resplendissant éclat. Jésus vient au monde. Il n'est qu'un enfant qui se tait ou qui ne s'exprime que par des vagissements, et cependant quelle animation autour de son berceau ! C'est bien autre chose que la joie apportée dans nos familles par un nouveau-né. Ici l'allégresse déborde au delà des murs de la grotte et fait tressaillir les habitants de la terre et ceux du ciel.

C'est qu'en effet l'ange de Dieu avertit les pasteurs qui, dans les environs, veillent à la garde de leurs troupeaux : « Je vous annonce, dit-il, une nouvelle qui sera pour tout le peuple une grande joie : il vous est né aujourd'hui, dans la ville de David, un Sauveur qui est le Christ Seigneur ; vous le trouverez enveloppé de langes et couché dans une crèche. » — Avec quel empressement ces hommes se rendent à Bethléem, et qu'ils sont heureux d'y trouver la réalité annoncée ! Je comprends qu'ils publient maintenant la révélation qui leur a été faite au sujet de cet enfant, et qu'en retournant à leurs troupeaux ils glorifient Dieu de tout ce qu'ils ont vu et entendu, eux les humbles et les petits à qui le divin Pasteur a fait l'honneur de les appeler les premiers à son bercail.

Mais si les pauvres sont préférés, les riches ne sont pas exclus. Voyez les Mages de Chaldée, personnages influents de leur pays ; voyez-les s'acheminer aussi vers Bethléem ; c'est la grâce d'En-haut qui les appelle ; c'est une étoile qui les conduit ; ils arrivent ainsi jusqu'au berceau de l'Enfant et lui offrent des présents. C'est donc l'humanité tout entière qui salue à Bethléem le Sauveur nouveau-né, l'humanité représentée dans ses deux classes, les pauvres et les riches, les faibles et les puissants ; c'est l'humanité, dans la personne des bergers et des Mages, qui s'agenouille tout heureuse devant l'Enfant-Dieu.

Mais le ciel lui-même s'ébranle à la naissance de Jésus. Voici les anges qui viennent à son berceau. Ces esprits célestes qui, avant tous les temps, avaient pu contempler l'image du Rédempteur futur et qui entouraient son trône comme un cortège d'adorateurs, je les vois apparaître aussitôt que le Verbe est descendu des cieux. Je les entends chanter audessus de sa crèche ce cantique nouveau dont les accents nous arrivent encore aujourd'hui, après de si longs siècles : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et sur la terre paix aux âmes de bonne volonté. » Et comme si ce n'était pas assez de cette milice bienheureuse et de ce cantique céleste, une étoile miraculeuse vient se placer sur son misérable gîte, semblable aux armoiries qu'un prince suspend à la porte de son palais. Je ne sache pas que jamais naissance d'homme ait été saluée par une allégresse aussi universelle et avec un tel retentissement.

III

Mais, m. f., il y a dix-neuf siècles que Jésus était petit enfant et que le ciel et la terre se réjouissaient à son avènement. Il n'a habité visiblement parmi nous que 33 ans, après lesquels il est remonté dans son royaume. L'a-t-on oublié depuis ? Si je vous demande ce que sont devenus les hommes qui vivaient à son époque, vous me répondrez qu'on en connaît très peu, que le nombre de ceux dont le souvenir et le nom aient été conservés est très limité, que les autres sont ensevelis dans un éternel oubli. L'Enfant de Bethléem, au contraire, tout le monde le connaît. On parle de lui aujourd'hui tout autant qu'au moment où il vivait ; on en parle dans toutes les classes de la société ; grands et petits savent ce que rappelle la nuit de Noël ; — petits surtout, car c'est par le récit de Noël que commence pour ainsi dire leur instruction religieuse. La nuit de Noël est de toutes la plus populaire, et l'anniversaire de cette nativité est célébré avec une solennité et une pompe qui surpassent de beaucoup l'anniversaire de toute autre naissance. Chaque église, si pauvre soit-elle, possède sa crèche devant laquelle s'agenouillent, comme autrefois à Bethléem, riches et pauvres, faibles et puissants.

Oui, l'Enfant-Dieu est connu ; il est aimé aussi. Qui comptera jamais la pléiade de fidèles qui ont vécu pour lui depuis sa venue en ce monde et qui aujourd'hui encore lui sont tout dévoués ? Qui saura jamais tous les cœurs que fait battre le seul nom de Jésus ? Quand on songe que dix-neuf siècles ont passé depuis la première nuit de Noël, et que l'Enfant divin vit toujours dans la pensée et le cœur des hommes, on comprend ce que j'avançais tout à l'heure, que cette naissance ne ressemble à aucune autre.

* *

D'où vient donc cette fascination exercée par le Messie naissant ? Ce n'est pas du faste ou de l'éclat de sa cour, ce n'est pas de ce qui fait la grandeur du monde : mais c'est, sous l'extérieur modeste qu'il a voulu, de sa divinité qu'il laisse clairement entrevoir. C'est à sa divinité que vous ferez, vous aussi, un acte de foi ce matin, en vous agenouillant, comme le dit la Sainte Eglise, « devant ce Dieu enfant, enveloppé de langes. *Deum infantem pannis involutum.* » *Amen.*

POUR LE DERNIER JOUR DE L'ANNÉE

A une Communauté de religieuses

RECONNAISSANCE, REPENTIR, RÉSOLUTIONS

Mes chères Sœurs,

Dans quelques heures, l'année présente va se clore ; elle disparaîtra pour faire place à une autre qui, après quelques mois, subira le même sort. Or il est juste et très naturel qu'en pareille circonstance les âmes religieuses, plus encore que les autres, éprouvent le besoin de se recueillir pour trois motifs : d'abord, pour *remercier Dieu* de tout ce qu'il a daigné leur accorder au cours de l'année qui s'achève ; ensuite pour lui *demander pardon* de tout ce qui a pu de leur part lui déplaire ; et enfin pour lui *promettre*, lui exprimer la *résolution* ferme et bien sincère de travailler à le mieux servir durant l'année qui va s'ouvrir. Ces sentiments, il me semble, doivent être les vôtres en ce moment.

I

Le premier acte qui s'impose donc à votre cœur, mes chères Sœurs, est *un acte de reconnaissance* dicté par le souvenir de tous les dons, de tous les bienfaits que vous avez reçus de l'infinie bonté de Dieu pendant l'année qui touche à sa fin. Ces bienfaits

de Dieu à votre égard, en réalité, il ne vous serait pas possible de les compter, tellement ils sont nombreux ; et il faut le dire encore, jamais vous ne les apprécierez assez. Réfléchissez un peu.

Qui que nous soyons en ce monde, c'est à Dieu lui-même que nous devons la vie. Et cette vie, il nous l'a donnée pour nous permettre d'être un jour associés dans le ciel à son éternel bonheur, après que nous aurons employé les années dont elle se compose à nous sanctifier. Aux uns il accorde une plus longue durée qu'aux autres, mais chaque année nouvelle est un don qu'il lui plaît tout simplement d'ajouter aux précédents pour que nous y trouvions le moyen de nous mieux préparer à l'éternité. Ce don, mes chères Sœurs, il l'a fait à chacune de vous, afin que vous vous efforciez de croître dans son amour, que vous vous appliquiez à devenir plus saintes, plus parfaites, plus vertueuses, de manière à augmenter vos mérites.

Remarquez : le bon Dieu aurait pu ne vous accorder qu'une partie de l'année, car que d'autres religieuses ont été rappelées à lui durant les mois qui viennent de s'écouler ! Mais il a bien voulu vous accorder l'année entière, et pendant ce temps, rien ne vous a manqué de sa part, au point de vue spirituel surtout, pour que vous ayez la facilité de travailler avec fruit à l'œuvre de votre sanctification. Votre règle religieuse, cette règle que vous avez adoptée en entrant dans votre congrégation, c'est lui qui l'a inspirée autrefois à vos saints fondateurs, et de lui vous sont venues chaque jour les lumières nécessaires pour en comprendre le sens et l'importance, avec des grâces abondantes pour en accomplir docilement toutes les prescriptions.

Que de pieuses pensées, vous en conviendrez, que de saintes affections, que de salutaires résolutions vous ont été suggérées dans les méditations, dans les oraisons qu'il vous a été donné de faire au cours de l'année ! Et cette séparation d'avec le monde où, hélas ! les écueils sont multiples et où il est si difficile de garder son âme pure, d'éviter le péché et de pratiquer la vertu, parce que tout semble fait dans le monde pour exciter les passions et pousser au mal ; — ces avantages que vous avez trouvés dans la vie religieuse pour acquérir et goûter la vraie paix, cette paix que les gens du siècle ne connaissent et ne trouvent pas au milieu de leurs réjouissances et de leurs plaisirs ; — ces sacrements mis quotidiennement à votre disposition pour que vous puissiez en retirer la grâce surnaturelle dont votre âme a besoin ; — ces absolutions demandées au prêtre et reçues au tribunal de la Pénitence avec des conseils toujours utiles ; — ces communions faites chaque matin et où vous avez eu le bonheur de jouir de la visite la plus douce, la plus délicieuse qu'une pauvre créature puisse ambitionner ; — ces messes auxquelles aussi vous avez pu assister pour bénéficier, dans une ample mesure, des fruits si précieux du grand sacrifice du Calvaire ; — tous ces moments que vous avez eu la consolation de passer en tête à tête avec le bon Maître à la chapelle devant le St-Sacrement ; — tous ces exercices, comme l'examen particulier, la lecture spirituelle, le chapelet, la récitation de l'office, si sagement établis pour concourir à la sanctification de chacune de vos journées ; — tous les avis que vous avez reçus dans une circonstance quelconque ; — toutes les exhortations ou instructions que vous avez entendues, soit pendant votre retraite soit en dehors de votre retraite ; — tous les bons exemples enfin que vous avez eus sous les yeux et qui devaient servir à stimuler votre ferveur, à vous encourager à la pratique de la vertu : toutes ces choses et bien d'autres, mes chères Sœurs, ne sont-elles pas autant de dons, autant de bienfaits dus à la bonté paternelle de ce Dieu qui aime d'un amour spécial les âmes qu'il lui a plu de choisir pour les appeler à son service et qui, répondant à son appel, se sont consacrées à lui sans retour ?

Evidemment ces bienfaits précieux ne peuvent vous laisser indifférentes en ce moment où ils reviennent à votre esprit et où vous en faites la récapitulation. Ils doivent provoquer dans vos cœurs un juste et profond sentiment de gratitude, et avec un saint empressement vous devez être disposées à redire la parole du Psalmiste, cette parole que la liturgie met dans la bouche du prêtre lui-même quand il s'apprête à communier à la messe sous l'espèce du vin : « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens que j'ai reçus de lui ? » Oui, faites vôtre cette parole de reconnaissance, mes chères Sœurs, dites-la à votre tour du fond de votre âme en cette dernière journée, pour remercier le bon Dieu des grâces dont il vous a comblées pendant l'année qui s'achève. Vous remplirez ainsi votre devoir, et sûrement vous ferez plaisir au bon Maître qui est en droit d'attendre de chacune de vous cet acte de gratitude.

II

Mais vous ne pouvez et ne devez pas vous en tenir à cet acte, parce que, s'il est juste qu'un cri de reconnaissance monte de votre cœur vers Dieu au souvenir de tout ce qu'il a fait pour vous, il n'est pas moins juste que vous y ajoutiez *le regret* de n'avoir pas toujours su mettre à profit, comme il l'aurait fallu, les grâces sans nombre que vous avez reçues. Et en effet, mes chères Sœurs, quelle est celle d'entre vous qui voudrait se flatter d'avoir fait, au cours de l'année, le meilleur usage possible des dons du bon Dieu ? Quelle est celle d'entre vous qui ne craindrait pas d'affirmer qu'elle est sans reproche à cet égard ? Voyez les saints : quel que soit leur degré de vertu, se tranquillisent-ils jamais sur la manière dont ils ont servi le bon Maître, sur l'usage qu'ils ont fait de ses dons, sur le soin qu'ils ont apporté à les faire fructifier pour le bien de leur âme ? Non : au contraire, en se remémorant tout ce qu'il lui a plu de leur accorder, la main sur la conscience, ils ne peuvent s'empêcher de songer qu'ils auraient dû en profiter davantage et, avec la plus grande humilité, ils lui demandent pardon de n'avoir été, malgré tous ses bienfaits, que de pauvres et indignes serviteurs.

Tel était tout particulièrement l'esprit du saint Curé d'Ars, dont le tombeau est devenu, on peut le dire, un lieu de pèlerinage mondial. Quand on se représente sa vie, avec les veilles, les mortifications, les pénitences de tout genre qu'il pratiquait ; quand on pense à l'amour dont il brûlait pour Dieu et au zèle qu'il déployait pour la conversion des âmes, aux heures qu'il consacrait chaque jour à prier, à adorer Notre-Seigneur présent au St-Sacrement, à catéchiser, à prêcher, à confesser, à remplir avec un oubli complet de lui-même et un dévouement inlassable la lourde charge du ministère pastoral, on est émerveillé. Et pourtant cet homme de Dieu, dans sa touchante humilité, gardait la conviction qu'il s'acquittait indignement de sa tâche ; loin de se rassurer sur le bien qui s'opérait manifestement par son ministère, il restait persuadé qu'il était le plus misérable des pécheurs, il s'accusait avec confusion de très mal employer les grâces qu'il recevait, il craignait de prendre rang parmi les malheureux réprouvés. Aussi demandait-il souvent à Dieu de lui faire miséricorde.

Mais il faut dire qu'en s'humiliant de la sorte, il contentait on ne peut plus le bon Maître et l'encourageait à bénir sa bonne volonté, son dévouement, ses travaux, par des grâces toujours plus abondantes qui le faisaient croître en vertu et en mérite.

Cette humilité, mes chères Sœurs, pratiquez-la sans hésiter, vous aussi, après un retour minutieux sur vous-mêmes et sur la manière dont vous avez passé l'année. Vous souvenant de toutes les ressources spirituelles que vous avez eues à votre disposition pour avancer en vertu et devenir de ferventes et saintes religieuses, et reconnaissant que vous auriez pu en réalité beaucoup mieux faire, dites loyalement au bon Dieu dans le fond de votre cœur : « Mon Dieu, si j'ai à vous remercier de grâces inappréciables, j'ai à vous demander pardon, hélas ! du mauvais emploi que j'en ai fait. Combien d'autres, à ma place, en auraient tiré un saint profit ! combien d'autres que vous n'avez pas appelées comme moi à la vie religieuse méritaient mieux que moi d'y être appelées et auraient mieux utilisé tous les avantages que vous y offrez aux âmes et dont vous m'avez fait bénéficier ! En punition de ma tiédeur, vous pourriez ne pas me continuer les dons que vous avez daigné multiplier en ma faveur avec tant de générosité ; et je me garderais bien de m'en plaindre, car je serais traitée comme je le mérite. Mais je vous en prie, agréez mon repentir, et faites-moi miséricorde. »

Ces sentiments et ce langage, il n'y a pas à en douter, toucheront le cœur de Notre-Seigneur. L'édifiante histoire du publicain de l'Evangile montre assez qu'il aime l'humilité sincère, et que là où il la rencontre, il est toujours prêt à pardonner. — Encore une fois, pratiquez donc en cette fin d'année, mes chères Sœurs, pour votre compte personnel l'humilité de l'âme qui regrette et confesse ses torts après un passé défectueux, et vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

III

Mais le vrai repentir ne se conçoit qu'avec *le ferme propos*, et voilà pourquoi, en protestant que vous regrettez sincèrement de n'avoir pas utilisé comme vous le deviez, au cours de l'année qui va se clore, les grâces du bon Dieu, il faut de toute nécessité que vous vous déclariez décidées à mieux faire pendant celle qui va commencer.

Etes-vous sûres que ce n'est pas la dernière que Dieu vous réserve ? Etes-vous sûres qu'après celle-là il vous en accordera encore d'autres ? Etes-vous sûres même qu'il veuille vous l'accorder tout entière et que, dans quelques mois, il ne vous aura pas rappelées à lui pour rendre vos comptes ? Non. C'est là une raison de plus pour que vous preniez la ferme résolution de sanctifier cette nouvelle année avec le plus grand zèle, afin que, le cas échéant, vous puissiez vous présenter sans crainte devant le Maître que vous aurez eu à cœur de contenter.

Souvenez-vous, mes chères Sœurs, qu'en vous appelant à l'état religieux, le bon Maître vous a tenu en quelque sorte ce langage : « Dans le monde on devrait penser à moi et m'aimer. Au contraire on m'oublie, on me traite avec indifférence, on me méprise sans scrupule, on viole avec insolence mes commandements, on foule aux pieds ma loi. Or je veux qu'il y ait pourtant des âmes qui prennent à tâche de venger mon honneur, des âmes qui me soient dévouées et qui s'appliquent par amour à consoler mon cœur. Venez, car j'ai jeté les yeux sur vous. Venez, et pendant que le monde me méconnaît et m'outrage, vous vous séparerez de lui pour vous attacher à moi, vous n'aurez plus qu'un désir : celui de m'être agréables. En échange, je vous le promets, vous jouirez de toutes mes complaisances. » Voilà en quels termes vous a parlé Jésus. En vous consacrant à son service, vous avez promis solennellement, de votre côté, que vous feriez tout pour lui donner satisfaction, le consoler, le dédommager du mépris criminel que le monde affecte à son endroit.

Ce que vous avez promis ainsi, mes chères Sœurs, à supposer que vous ne l'ayez pas fait précédemment avec toute la fidélité désirable, vous le ferez au cours de l'année nouvelle, en employant ce temps, le plus que vous pourrez, dans *un esprit de réparation*. Je m'explique. Vous avez chaque jour l'oraison, l'office, le chapelet, la visite au St-Sacrement. Acquittez-vous de ces divers exercices avec une pieuse régularité, et quand vous vous disposez à vous en acquitter, songez à tant de gens qui dans le monde ne prient jamais, à tant de gens qui n'ont ni une pensée ni un souvenir pour le bon Dieu. Dites alors : « Mon Dieu, par cette prière, par cet exercice de piété, je voudrais réparer, autant que je le puis, l'outrage que vous recevez de ceux qui ne connaissent pas la pratique de la prière. Agréez ma bonne volonté. »

Dans la prière du matin, vous récitez les litanies du Saint Nom de Jésus. En vous disposant à cette récitation, songez aux blasphèmes proférés journellement contre ce nom adorable, contre le nom de

votre Dieu, et dites encore : « Mon Dieu, je voudrais de tout mon cœur réparer par l'invocation de votre Saint Nom l'injure dont il est sans cesse l'objet. »

Vous assistez ensuite au saint sacrifice de la messe. Songez à tant de pauvres chrétiens, à tant de pauvres chrétiennes qui ne font aucun cas de la messe et qui n'y assistent jamais ou presque jamais le dimanche. Dites alors de même : « Mon Dieu, je voudrais, en assistant le plus pieusement possible au saint sacrifice, vous faire amende honorable pour tous ceux qui méprisent la messe et qui ne se soucient pas de l'entendre afin de sanctifier le jour qui vous appartient, le jour que vous vous êtes strictement réservé chaque semaine. »

Vous vous disposez à faire la sainte communion. Songez également à ces malheureux qui délaissent ce sacrement d'amour dont ils ont tant besoin, et qui ne s'en approchent même pas pour remplir annuellement leur devoir pascal. Songez du même coup aux âmes qui communient, mais qui ne communient pas avec la pureté requise et se rendent coupables d'un sacrilège, et dites au divin Maître : « Mon Dieu, je voudrais, par une excellente et fervente communion, réparer autant qu'il est en mon pouvoir l'indifférence que vous témoignent tous ceux qui se tiennent éloignés de la Table sainte ; je voudrais réparer de la même façon la conduite outrageante de ceux qui vous reçoivent avec des dispositions indignes. »

Vous avez à pratiquer l'obéissance dans une foule de circonstances où peut-être elle vous coûte beaucoup. Songez au mépris que l'on a de tous côtés pour la loi du bon Dieu et à la désinvolture avec laquelle on viole dans le monde ses commandements. Et en faisant acte de vertu pour obéir docilement à votre règle, à vos supérieurs, dites à Dieu : « Mon Dieu, l'obéissance pèse à ma misérable nature, mais, avec votre grâce, je veux m'efforcer de la pratiquer de mon mieux, tout particulièrement en réparation de l'injure que vous font tant de gens qui se moquent de votre loi et qui refusent de s'y soumettre. »

Enfin, la mortification vous est imposée sous mille formes. En la pratiquant avec la générosité qui convient à de bonnes religieuses, songez aux transgressions innombrables qui se commettent contre la loi de la pénitence ; songez aussi au dévergondage qui règne dans le monde où l'on n'a qu'un souci : jouir, s'amuser sans frein, comme si la vie n'avait pas d'autre but, et comme si la question de l'éternité était un trouble-fête qu'il faut écarter sans pitié. Et dites au bon Dieu encore : « Mon Dieu, vous m'aiderez à être une religieuse sincèrement mortifiée. Je voudrais à cet égard faire mon devoir toujours courageusement, en réparation du mépris que l'on a dans le monde pour la pénitence, et des désordres, des scandales qui s'y produisent pour la perte des âmes. »

* *

Mes chères Sœurs, conclurai-je simplement, que ce soient là vos sentiments en ce jour. Ils monteront vers Dieu comme un encens embaumé ; en retour ils vous obtiendront de sa part plein pardon pour les négligences du passé, et vous mériteront de précieuses bénédictions pour employer avec plus de fruit l'année nouvelle. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

XXXIII

LA MESSE QUOTIDIENNE

Le plus saint et le plus méritoire des actes de piété est d'assister chaque jour, quand on le peut, à la messe du matin.

I

Nous sommes à une époque de l'année où, délivrés des travaux des champs, vous avez plus de loisirs pour vos pratiques religieuses. Or, entre toutes, celle qui est de beaucoup la plus féconde en grâces est l'assistance à la messe : c'est en effet à la messe que se communiquent les bienfaits de la Rédemption et les impulsions de la vie surnaturelle.

Que nous avons à gagner en venant à une messe matinale, messe simple, où il n'y a ni fleurs, ni lumières, ni cantiques, mais si sainte, si douce dans sa simplicité ! Ne suffit-il pas de nous rappeler ce qu'elle est ?

Un sacrifice d'*expiation*, où Jésus-Christ, s'immolant de nouveau comme une perpétuelle victime, implore sans cesse le pardon des péchés du monde. Parce que tous les jours, sur la terre, l'iniquité et le blasphème montent vers Dieu, tous les jours aussi, sur la pierre de l'autel, Jésus accepte, pour ainsi dire, une seconde mort, afin de rendre hommage à son Père et de rétablir sa gloire lésée par nos outrages.

Un sacrifice d'*impétration*. Est-il un moment où l'on puisse employer plus efficacement la médiation du Sauveur que durant la sainte messe ? Si, au cours de sa vie mortelle, il fut toujours exaucé à cause du mérite de ses prières et de leur valeur infinie, est-il moins puissant quand, sur l'autel, sacrificateur et victime à la fois, il intercède en notre faveur ? « Tout ce que vous demanderez en mon nom à mon Père, a-t-il dit, il vous l'accordera. » (Jo., XVI, 23). Cette promesse ne se réalise jamais mieux qu'à la sainte messe. Nous nous plaignons de notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service, de l'instabilité de nos bonnes résolutions, des penchants mauvais qui nous dominent ; nous nous plaignons de la mauvaise réussite de nos affaires de famille, une santé qui nous est chère nous inspire des inquiétudes..., mais ce n'est pas assez de reconnaître nos maux : pour y trouver le vrai remède, nous assisterons à une messe matinale où la grâce nous sera libéralement dispensée.

Un sacrifice de *reconnaissance*. « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? » disait S. Paul aux fidèles de Corinthe (I Cor., IV, 7). Il en va de même à notre égard : nous ne vivons, nous ne sommes que par la grâce de Dieu. Mais Dieu, sachant notre im-

puissance à nous acquitter dignement du devoir de la reconnaissance, y a pourvu par la sainte messe, et l'oblation perpétuelle du sang de Jésus-Christ monte de la terre au ciel comme l'hommage de la plus profonde et de la plus tendre gratitude.

II

Avec un peu de bonne volonté et une foi un peu vive, vous pourriez facilement, dans une paroisse comme la nôtre, venir nombreuses à la messe du matin, au moins deux ou trois fois par semaine. Votre intérêt bien compris le demanderait, car de quels biens et de quelles consolations ne se prive-t-on pas, quand on a retranché de sa vie la pensée du sacrifice eucharistique !

Je veux seulement vous citer un trait. S. Grégoire raconte l'histoire d'une pieuse chrétienne qui, séparée de son mari parti pour la guerre et tombé aux mains des ennemis, faisait offrir pour lui la sainte messe chaque semaine. Or il arrivait qu'un jour par semaine les fers du prisonnier se brisaient. Et comme, à son retour, il narrait cette merveille, son épouse put reconnaître que le prodige coïncidait avec les jours et les heures où elle avait demandé pour lui l'intention du sacrifice : « *Tunc eum recognovit absolutum, cum pro eo sacrificium meminerat oblatum* [1]. »

Pour bien assister à la messe quotidienne et, en y assistant, renouveler toute notre confiance et notre foi, représentons-nous, dès le début, la Cène du Jeudi Saint. Jésus, le visage éclatant d'un rayon de lumière céleste, prend du pain, le bénit, le rompt, le présente à ses apôtres en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Puis, bénissant le vin : « Prenez et buvez, continue-t-il ; car ceci est le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour les péchés d'Israël. » C'est le même prodige qui, chaque matin, s'accomplit sur l'autel : il n'y a plus de pain, plus de vin ; c'est le corps et le sang de Jésus-Christ. O mystère de bonté ! Et ce même Sauveur est là pour nous seuls. Nous n'avons en partage que la misère et le péché ; peu importe, il reste notre ami, notre frère, toujours prêt à nous entendre et à nous exaucer, comme au jour béni de notre première Communion, s'il reconnaît à notre attitude respectueuse et à notre ferveur des enfants dignes de son cœur adorable.

* *

Soyez chaque jour les visiteuses matinales de ce nouveau sépulcre du Christ qu'est l'autel ; venez, les mains pleines des parfums de vos adorations, vous prosterner devant Notre-Seigneur présent sous les espèces eucharistiques ; c'est le meilleur usage que vous puissiez faire de vos loisirs. Que la messe quotidienne entre dans les habitudes de votre vie. Aimez à répondre à l'appel de la cloche : elle sonne même pour celles qui ne s'y rendent pas, afin que, si elles ne peuvent pas venir, elles portent du moins leur pensée au pied du saint tabernacle.

[1] *Homil. XXXV in Evangel.*

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

XXXII

LES FÊTES DE LA BÉATIFICATION

Le matin du 29 avril 1923, à Rome, le ciel est couvert. Quatre mille pèlerins français parcourent les rues de la grande cité pleine d'allégresse, et se dirigent vers Saint-Pierre. Mais la fête est bien « une fête mondiale » ; aussi l'immense nef est-elle remplie de fidèles de tous les pays, mais surtout d'Italie.

A dix heures, le clergé et le Chapitre de la basilique sortent de la sacristie et précèdent Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et de Lisieux, qui s'avance, mitre en tête, revêtu des ornements pontificaux. Le cardinal Merry del Val, archiprêtre du Vatican, ferme la marche. Les cardinaux Vico, di Belmonte, Frühwirth, Gasquet, Billot, et les membres de la Congrégation des Rites prennent place du côté de l'Epître.

Le P. Rodrigo, postulateur de la cause, accompagné de Mgr Verde, secrétaire des Rites, se présente devant le cardinal Vico, Préfet de la S. C. des Rites, et lui demande la bulle de Béatification. Quand celle-ci lui a été remise, il la confie à Mgr Verde, qui vient solliciter du cardinal Merry del Val l'autorisation de la lire solennellement au peuple chrétien.

Quelques instants après, Mgr de Orazio, l'un des archivistes de Saint-Pierre, se dirige vers une petite chaire placée du côté de l'Evangile, tenant en main le document pontifical.

On se montre les enceintes réservées ; les sept évêques français ; deux députés du Calvados en écharpe tricolore ; les diplomates en tenue officielle, M. Jonnart, ambassadeur de France au Vatican, avec les ambassadeurs d'Espagne, de Belgique, du Chili. Les regards s'attachent surtout sur la tribune où sont les membres de la famille Martin. On pense aussi aux absents ; quatre sœurs de la Bienheureuse prient dans leur couvent de France, elles prient maintenant leur petite sœur Thérèse, devenue si grande devant Dieu.

Chacun se rappelle qu'il y a trente-cinq ans, Thérèse Martin, une fillette de quinze ans, s'agenouillait à Saint-Pierre, avant de supplier le pape Léon XIII de lui permettre d'entrer au Carmel. Le vieux Pontife la regarda, surpris, ses yeux pénétrèrent jusqu'au fond de cette âme qui présentait avec candeur une si étrange demande, et, n'osant enfreindre les sages règlements qui exigeaient un plus grand nombre d'années, il répondit :

— Oui, oui, si c'est la volonté de Dieu, vous entrerez au Carmel.

La volonté de Dieu n'avait pas tardé à se manifester.

La plupart des Français présents avaient lu l'*Histoire d'une âme ;* tous ces souvenirs leur revenaient, ils en goûtaient le parfum, doux comme un parfum de roses, et ils écoutaient l'archiviste du Vatican, qui, dans sa chaire, lisait en latin la Lettre pontifi-

cale. Elle retraçait la vie très pure et les hautes vertus de la Bienheureuse, la montrant parmi les Vierges qui suivent l'Agneau divin partout où il va. La voix du lecteur ne parvenait pas, distincte, à toutes les oreilles ; même ceux qui l'entendaient ne comprenaient pas tous ; mais elle remuait doucement tous les cœurs.

La lecture est terminée ; la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus est proclamée Bienheureuse. Aussitôt la basilique s'illumine, les lampadaires électriques forment d'énormes gerbes de lumières, le vaste temple revêt des couleurs de paradis ; il semble se réveiller pour un triomphe sans égal. Alors on découvre le tableau qui représente la Bienheureuse montant au ciel ; elle apparaît agenouillée sur des nuages éclatants, vêtue de la bure des Carmélites, les bras étendus dans un geste de confiance, d'abandon et de reconnaissance, les yeux en haut, le visage en extase, entourée d'anges qui répandent des brassées de fleurs sous ses pieds ou qui lui offrent des roses.

Seul le *Te Deum* entonné par Mgr Lemonnier et qui éclate sous les voûtes peut exprimer les impressions, les sentiments et l'allégresse de tous.

* *

Mgr Lemonnier encense alors la relique exposée sur l'autel ; puis il commence la messe propre de la Bienheureuse. Cette messe, à laquelle Pie XI a voulu mettre la dernière main, semble s'attacher à faire le portrait même de la petite Thérèse. Jésus-Christ appelle, à l'Introït *Veni de Libano* (Cant., IV, 8), sa pieuse Epouse qui s'empresse d'accourir. L'Epître est faite des paroles qu'elle aimait : « Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerai, je vous porterai sur mon sein. » (Is., LXVI, 12-14). L'Evangile retrace la scène du petit enfant que Jésus place au milieu de ses disciples en leur disant : « Si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » (Matth., XVIII). L'enfance spirituelle exaltée par le pape Benoît XV est chantée dans tout l'office, avec la doctrine de la confiance et de l'abandon, les joies de la virginité et des noces célestes avec l'Agneau. Toute la sainteté, la ferveur, la piété d'enfant, toute la poésie de la petite sœur Thérèse se retrouvent parmi ce beau poème liturgique. Mais dans la gloire au-dessus de l'autel, la petite sainte, tout en regardant le ciel, n'oubliait pas la terre ; elle souriait aux hommes pour qui elle s'était offerte en sacrifice, elle inondait leurs cœurs de lumière, de foi, d'esprit de sacrifice, d'amour de Dieu ; elle faisait pleuvoir déjà sa pluie de roses.

Pendant ce temps les cloches sonnent à pleines volées pour annoncer à la Ville et au monde qu'une Bienheureuse de plus brille au ciel de l'Eglise et dans le fond de son cœur chacun redit cette invocation :

— Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, priez pour nous !

Dans l'après-midi, la foule se retrouve à Saint-Pierre. Il est cinq heures, et l'on attend le pape Pie XI. Elle est aussi nombreuse qu'au jour de la béatification de Jeanne d'Arc. Une voix entonne notre *Credo* solennel et imposant, et des milliers de voix répondent. Quelle splendide affirmation de la foi, qui fait venir les larmes aux yeux ! Au *Credo* succède le *Magnificat*, avec le rythme et le ton français. Puis les trompettes d'argent retentissent : c'est le Pape qui apparaît sur la *sedia*, en mosette rouge et en calotte blanche. Il bénit l'immense assemblée, sur laquelle il promène lentement ses regards affectueux. Les applaudissements éclatent avec les acclamations de joie du peuple fidèle, heureux de voir et de saluer son Pontife, et agitant, en signe d'allégresse, des milliers de petits drapeaux blancs. Vingt-cinq cardinaux lui font cortège, revêtus de pourpre. Le Saint-Sacrement est exposé ; Pie XI s'agenouille ; les chantres de la Chapelle Sixtine entonnent l'*O Salutaris*, puis le *Jesu, corona Virginum* : Jésus vient en effet de couronner son Epouse.

Le Vicaire de Jésus-Christ encense à deux reprises le Saint-Sacrement, le Maître dont il tient la place sur la terre, puis il chante le verset : *Diffusa est gratia in labiis tuis*. « O bienheureuse Thérèse, la grâce est répandue sur vos lèvres. — C'est pourquoi Dieu vous a bénie à jamais. C'est vraiment ce sourire du ciel qui fait votre incomparable et immatérielle beauté ! »

Mgr Lemonnier donne la bénédiction. Puis les Pères Carmes offrent au Saint-Père un reliquaire qui contient la phalange d'un doigt de sœur Thérèse, la gerbe de fleurs rituelle, et la *Vie* de la Bienheureuse.

La cérémonie est terminée. Pie XI traverse de nouveau la foule qui l'acclame et qui vit une de ces heures inoubliables où il semble qu'on ne soit plus sur la terre. Le Pontife se sent entouré de ses enfants, aimé, vénéré ; il admire cette explosion de foi et de charité, il voit les larmes qui remplissent les yeux et il ne peut déguiser sa très vive émotion.

La statue colossale du prophète Elie, dans l'abside, semble aussi s'émouvoir. Sur le socle, on lit ces mots : « A Elie le prophète, son fondateur, tout l'Ordre du Carmel. » Il se réjouit, parce que cet Ordre, le plus ancien de tous, enfante toujours des saints, et que sur son vieux tronc naissent et s'épanouissent les fleurs les plus gracieuses et les plus fraîches, comme Sœur Thérèse, la nouvelle Bienheureuse.

XXXIII

LA CANONISATION

La « petite Reine » va-t-elle maintenant se reposer sur tant de glorieux lauriers ? Ce serait contraire à son programme. Aussi longtemps qu'il y aura ici-bas des pleurs à sécher, des fardeaux à alléger, des blessures à guérir, elle « descendra », selon sa magnanime promesse, pour appliquer sur les plaies de la pauvre humanité le baume qui adoucit et régénère. Le jour même de sa béatification, on a enregistré une trentaine de nouveaux prodiges.

A peine honorée d'un culte public, Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, toujours si secourable au clergé,

a assisté, au cours de cruelles maladies, deux princes de l'Eglise, le cardinal Granito Pignatelli di Belmonte, évêque d'Albano, et le cardinal Tosi, archevêque de Milan. Elle a rétabli, en faveur de chacun d'eux, une santé qui paraissait gravement compromise.

En présence de ces faits, et d'autres chaque jour plus nombreux, un assistant général d'une importante congrégation disait naguère : « La gloire de Thérèse monte, monte !... Mais elle est loin encore de toucher à son apogée. Cette petite sainte fera éclater ici-bas des merveilles dont les splendeurs de ces jours ne sont que le lointain prélude. Dans le royaume des cieux, cette enfant a la palme, et elle le montrera ! »

Ce religieux avait vu juste. Depuis cette annonce d'heureux augure, de nouveaux miracles de premier ordre ont été soumis à l'examen de la Sacrée Congrégation des Rites.

Parmi les nombreuses guérisons récemment obtenues par l'intercession de la bienheureuse, deux ont été spécialement retenues au cours de la procédure de canonisation : celle d'une jeune Hollandaise, Maria Pellemans, et celle d'une religieuse d'un couvent de Parme, Gabrielle Trimusi, atteintes l'une et l'autre d'une grave affection tuberculeuse, et subitement délivrées de tout mal, à la suite d'une invocation à la bienheureuse Thérèse.

De plus en plus, en même temps que se multiplient les miracles, avec une fréquence encore inconnue, la foi et la dévotion envers la merveilleuse thaumaturge tiennent elles-mêmes du prodige.

Une rumeur de vénération unanime, montant progressivement de tous les continents, porte à Rome l'expression d'un plébiscite international, demandant que Pierre sanctionne officiellement les titres de Thérèse de Lisieux à la confiance de la chrétienté.

Cette voix du peuple, ajoutant son autorité à celle des miracles, a éclairé la religion de Pie XI.

Sur son ordre, les règles canoniques vont céder devant la supplication des foules. Vingt-huit ans après la mort de la jeune vierge, deux années seulement après sa béatification, alors que ses quatre sœurs plus âgées qu'elle continuent de se sanctifier dans le cloître, la « petite Reine » d'Alençon, la « petite Fleur » des Buissonnets, l'Ange du Carmel de Lisieux, l'infatigable « Semeuse de roses », la providence des déshérités et des souffrants, va devenir, à l'indicible joie de l'univers entier, SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

* *

C'est le 17 mai 1925 qui verra le triomphe de l'humble moniale dans l'éblouissante féerie de Saint-Pierre de Rome, reflet terrestre de la splendeur des cieux.

De bonne heure, ce jour-là, les ambassadeurs des principales nations catholiques et les chevaliers des ordres pontificaux, en grand costume, prennent place dans les tribunes, afin d'acclamer, l'heure venue, la bien-aimée du céleste Epoux.

Bientôt apparaît la tête du cortège papal, le plus nombreux et le plus brillant peut-être qui se soit déroulé, depuis des siècles, sous la coupole de Michel-Ange. Cette fois, trente-quatre cardinaux, plus de deux cents archevêques et évêques, d'innombrables prélats et des milliers de religieux précèdent la *sedia* pontificale, à la suite de laquelle s'avance le collège des protonotaires apostoliques. Après le défilé des premiers groupes, des applaudissements sans fin saluent l'apparition d'une splendide bannière, sur laquelle se détachent les traits de la bienheureuse.

Sous la mitre étincelante, le visage de Pie XI rayonne : le triomphe inouï de celle qu'il a proclamée l'*Etoile* de son pontificat, l'*Avocate* de ses causes les plus chères, le second *Ange gardien* de sa vie, n'est-il pas aussi le sien ?

Lentement, sous la lumière des guirlandes électriques qui décorent de roses de feu caissons dorés et marbres rares, à travers les ovations délirantes de 50.000 fidèles, le Pontife est porté jusqu'au trône resplendissant qui se dresse au fond de l'abside, en avant de la chaire de saint Pierre.

Là, tous les cardinaux, patriarches, primats, archevêques, évêques et abbés défilent devant lui pour l'obédience, ratifiant à l'avance, par cet hommage public à son suprême magistère, l'oracle qu'il va prononcer.

L'heure est venue d'affirmer à l'univers catholique l'entrée de la « petite Thérèse » dans la gloire du Dieu trois fois saint.

Après les postulations d'usage et les invocations répétées à l'Esprit-Saint, « Levez-vous, s'écrie le Secrétaire des Brefs, Pierre va parler par la bouche de Pie ! »

Un grand silence apaise la foule. Assis sur la Chaire de Pierre, mitre en tête et le visage irradié de joie céleste, Pie XI prononce la formule qui va soulever, dans l'Eglise entière, un *hosanna* frémissant :

« *Pour l'honneur de la Sainte Trinité et de chacune des personnes divines, pour l'exaltation de la foi catholique et le progrès de la religion chrétienne, par l'autorité de N.-S. Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et la Nôtre, après avoir mûrement délibéré, et avoir plus d'une fois imploré le secours divin, ayant pris conseil de Nos vénérables Frères les Cardinaux de la sainte Eglise Romaine, des patriarches, archevêques et évêques présents dans la ville, Nous déclarons sainte la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, Nous la définissons telle, Nous l'inscrivons au catalogue des saints, et Nous décidons que, chaque année, le jour de sa naissance (au ciel), c'est-à-dire le 30 septembre, sa mémoire sera, devra être pieusement rappelée par l'Eglise universelle. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen !* »

Le Pape infaillible a prononcé. Aussitôt éclate dans la coupole, comme un *vivat* céleste, la fanfare triomphante des trompettes d'argent. Les cloches de Saint-Pierre s'ébranlent, et à leur grande voix répondent, en carillons joyeux, toutes celles de la Ville éternelle ; les acclamations de la foule s'élèvent en rumeur formidable, et l'on y distingue des notes claironnantes, qui, à force d'émotion, s'éteignent dans des sanglots.

Mais c'est au Pape à mener le chœur de l'allégresse finale. Il entonne le *Te Deum* et le poursuit tout entier avec la *Schola* de la basilique, puis il chante, pour la première fois, l'oraison propre de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Restait à contempler les splendeurs de la messe papale. Elles se déroulèrent selon le rite accoutumé, dans une atmosphère de joie surnaturelle qui les pénétrait de suave et enivrante douceur.

Après l'Evangile, le Saint-Père voulut, au cours d'une saisissante homélie, exalter, à l'exemple de son prédécesseur, la « petite voie d'enfance spirituelle ». — « Nous concevons aujourd'hui, dit-il, l'espoir de voir naître, dans les âmes des fidèles du Christ, comme une sainte avidité d'acquérir cette *enfance évangélique*, laquelle consiste à sentir et opérer, sous l'empire de la vertu, comme un enfant sent et opère naturellement. De même que les petits enfants, qu'aucune ombre de péché n'aveugle, qu'aucune convoitise de passions ne sollicite, jouissent de la possession tranquille de leur innocence, et, ignorant toute malice et dissimulation, parlent et agissent comme ils pensent, et se révèlent au dehors tels qu'ils sont réellement, ainsi Thérèse apparut plus angélique qu'humaine, et douée d'une simplicité d'enfant, dans la pratique de la vertu et de la justice... »

Les grands actes liturgiques se succédèrent de nouveau dans leur majestueuse ordonnance, relevés par la symphonie très religieuse et très douce des trompettes de la garde palatine ; puis, parmi les cris de joie de tout un peuple, le Souverain Pontife, couronné de la tiare, redescendit la vaste nef, en multipliant les bénédictions.

Or, parmi les pèlerins qui, par centaines de milliers, étaient accourus à Rome pour cette journée glorieuse, 50.000 seulement avaient pu pénétrer dans la basilique. Les autres attendaient, sur la place Saint-Pierre, l'heure d'offrir à la nouvelle sainte leurs premiers hommages. Comme dédommagement exceptionnel en leur faveur, le Saint-Père ordonna de laisser ouverte, toute la journée, l'immense église, avec sa splendide parure de lumières, et fit chanter solennellement, par le Chapitre de Saint-Pierre, les vêpres de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus [1].

* *

Elle a été dignement glorifiée, la petite sœur Thérèse qui aimait à dire : « Quel bonheur d'être si bien cachées que personne ne pense à nous ! d'être inconnues même des personnes qui vivent avec nous ! Je n'ai jamais désiré la gloire humaine. Le mépris avait eu de l'attrait pour mon cœur, mais ayant reconnu que c'était encore trop glorieux pour moi, je me suis passionnée pour l'oubli. » C'est parce qu'elle était humble que Dieu l'a élevée, et que l'Eglise lui a décerné les plus grands honneurs d'ici-bas, ceux qu'elle réserve à ses plus grands saints, comme S. Thomas, S. François de Sales, S. Charles Borromée. Et que sont encore ces honneurs magnifiques, si on les compare à ceux qu'elle a reçus au ciel, d'où elle répand ses bienfaits et les grâces divines sur toutes les âmes qui souffrent et qui l'invoquent ! Elle reste au ciel la charité agissante qui a reçu la mission de faire du bien à la terre.

Cette figure si pure, si virginale, est si attachante que les poètes l'ont chantée déjà, comme l'idéal le plus élevé, le plus gracieux, le plus parfait qu'ils aient rêvé, parmi les figures où resplendit la vraie beauté morale. Citons pour terminer ces belles strophes de Louis Le Cardonnel :

Virile, fais surgir d'autres vierges viriles,
Ardentes à l'attrait des seuls biens éternels,
Et partout, à côté de la rumeur des villes,
Asiles de silence, élève des Carmels.

O Thérèse ! aide-nous à mieux remplir nos tâches,
A vaincre en ces hasards qu'il nous reste à courir,
Nous, les chrétiens du siècle, aimant son joug et [lâches,
Nous qui ne mourons pas de ne pouvoir mourir.

FIN

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

CXXVIII

LES PÈLERINAGES

Transeamus... et videamus hoc verbum quod factum est, quod Dominus ostendit nobis.

Allons,... et voyons ce mystère qui vient de s'accomplir et dont le Seigneur nous a donné connaissance. (Luc, II, 15).

Vous reconnaissez, sans doute, cette parole. Elle a été prononcée par les bergers de Bethléem quand, ayant appris par le ministère des anges la naissance du Sauveur, ils allèrent l'adorer dans son berceau. — Elle a donc annoncé le départ du premier pèlerinage chrétien.

Vers le même temps et peut-être à la même heure, elle se retrouvait sur d'autres lèvres encore, je veux dire sur celles des Mages. Car, par une nuit merveilleusement étoilée, l'astre qui devait, comme leur prophète l'avait annoncé, signaler l'avènement de l'Homme-Dieu, se montrait à leurs yeux. Et eux aussi, ils sentaient monter de leur cœur à leurs lèvres le mot des bergers : « Allons, et voyons ! *Transeamus et videamus !* » — Elle annonçait le départ du second pèlerinage chrétien.

Que de fois, depuis lors, les mêmes mots se sont retrouvés sur les lèvres humaines ! Les pèlerinages sont de toutes les religions. Mais ils se sont multipliés dans le christianisme plus que dans toutes les autres. Il en devait être ainsi. Car si, d'une part, les lieux illustrés par quelque événement fameux attirent toujours plus ou moins les multitudes, d'autre part rien ne glorifie un coin de terre comme d'avoir servi de théâtre à l'un ou à l'autre des mystères chrétiens. Les croyants le regarderont tou-

[1] Nous avons emprunté le récit qui précède à Mgr Laveille, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, p. 435-439 ; en vente à l'Office central de Lisieux, 46-48, rue de Livarot, à Lisieux ; franco 15 f. 60. — A la même adresse on trouvera l'*Histoire d'une âme*, édition complète, franco 23 f. 25 ; une *Vie* de la Sainte pour les enfants, franco 8 f. 25 ; et les *Annales de Sainte Thérèse*, revue mensuelle illustrée, 18 f. par an pour la France (le n° de novembre, 1 f. 50, contient en 40 p. sur 2 col. le compte rendu des fêtes missionnaires qui précédèrent à Lisieux en septembre dernier la pose de la première pierre de la Basilique).

jours, ce coin de terre, comme l'un des points de contact où le monde d'en-haut et notre monde d'en-bas se sont embrassés. Et jusqu'à la fin des temps, ils garderont la conviction qu'il reste là une vertu divine, que les prières y sont mieux faites et mieux exaucées qu'ailleurs, qu'on y reçoit avec une prodigalité particulière les faveurs célestes.

Ceci explique la facilité avec laquelle les pèlerinages se sont multipliés dans l'Eglise. Les lieux sanctifiés par la naissance, la vie, la mort de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère en ont été les premiers objets. Dès l'origine, ç'avait été, comme dit S. Jérôme, une « partie de la foi » d'adorer là où le Sauveur avait posé ses pieds [1]. Les premières persécutions n'avaient pu éteindre cette dévotion. Au contraire, la mort des apôtres et celle des grands martyrs lui avaient prêté, dans leurs tombeaux, des objets nouveaux. Puis vinrent les saints fondateurs des Eglises et des Ordres religieux. Bientôt le moyen âge vit fleurir, d'un bout à l'autre du monde chrétien, l'usage des pèlerinages. C'est même pour leur assurer le libre accès de la Palestine et des lieux saints situés sur son territoire que l'Occident a déclaré à l'Orient ces guerres fameuses auxquelles on a donné le nom de *Croisades*.

Quand la Renaissance païenne, le Protestantisme, puis la Philosophie voltairienne sont venus altérer la pieuse mentalité des populations catholiques, l'habitude des pèlerinages s'est perdue peu à peu. Il a fallu, pour la ressusciter, les revers dont l'Europe occidentale a été frappée en 1870. La terrible guerre faite à cette date n'était pas finie que la France chrétienne cherchait, dans le retour à cet usage, un remède à ses maux et une consolation à ses malheurs. D'ailleurs, à côté des vieux sanctuaires qu'avaient fréquenté les anciennes générations, d'autres s'offraient à elle que l'antiquité n'avait pas connus et auxquels semblaient attachées les plus magnifiques promesses. Tels ceux de Paray-le-Monial, de Lourdes, de la Salette ; auxquels nous avons vu s'ajouter récemment ceux du saint Curé d'Ars et de sainte Thérèse de Lisieux.

Je me souviens d'avoir entendu, dès les premiers pèlerinages de 1871, raconter qu'ils jetaient certains hommes d'Etat dans un étonnement profond. Ils ne s'expliquaient point cette résurrection d'une pratique de piété qu'ils tenaient pour définitivement oubliée. « Ce sera, ils le pensaient et le disaient, ce sera un feu de paille ! » Le feu de paille a duré. Il s'est rapidement propagé jusqu'aux extrémités du monde. Il a repris sa place d'autrefois parmi les forces qui agitent le monde. Et rien n'indique qu'il doive la reperdre de sitôt.

Si je me suis attardé quelque peu sur ce coup d'œil historique, ç'a été pour expliquer la raison d'être de l'entretien qui commence. Les pèlerinages ayant repris rang parmi les moyens de sanctification, je ne puis vraiment pas, après avoir parlé des autres, ne rien dire de celui-ci. Il sera donc aujourd'hui question de lui.

J'expliquerai : — 1° *quelles dispositions il faut emporter dans un pèlerinage ;* — 2° *comment il convient de l'accomplir ;* — et 3° *ce qu'il en faut rapporter.* — Je décrirai là un idéal ; mais tout pèlerinage doit tenir à s'en rapprocher dans la mesure du possible.

I

Un *pèlerinage* est un *voyage inspiré par un sentiment de dévotion, dirigé vers un lieu sanctifié par quelque événement religieux,* et *fait dans le but d'obtenir quelque faveur céleste*. Les personnes qui exécutent un voyage de cette sorte portent, pendant le temps qu'il dure, le nom de *pèlerins*.

Un pèlerinage n'est point un voyage ordinaire. Il ne ressemble ni aux excursions du touriste, ni aux tournées du commerçant, ni aux récréations du paresseux : c'est essentiellement une démarche religieuse. Tout en lui est chrétien : l'inspiration, l'objet, le but. Aussi, celui-là commettrait-il une erreur grossière qui s'en ferait une idée profane. Il faut absolument, sous peine d'en altérer le caractère, le tenir pour un exercice propre à la piété chrétienne.

L'Eglise a toujours eu cette pensée. Elle en a donné la preuve quand, au temps où les pèlerinages jouissaient de leur ancienne popularité, elle a réglé qu'ils seraient précédés et suivis d'une solennelle bénédiction. Cette double bénédiction occupe une place importante parmi celles du Rituel romain [2]. La première est une des rares cérémonies qui, avec d'autres prières assez longues, requièrent la célébration de la sainte messe et la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Aussi bien, l'Eglise voulait autrefois que des lettres appropriées de recommandation soient remises aux pèlerins pour les autorités ecclésiastiques des lieux où ils devaient passer.

Ce n'est donc pas assez, pour faire vraiment un pèlerinage, d'aller en un lieu fréquenté par des pèlerins ; il faut de plus y aller sous l'inspiration d'une pensée religieuse, avec la volonté d'y pratiquer les pieux exercices et les vertus du pèlerin, et dans l'intention d'en revenir meilleur.

Cette manière de comprendre un pèlerinage conduit, en pratique, à deux conséquences principales.

1° La première consiste en ce que l'esprit chrétien doit régner sur le voyage tout entier. Ce ne serait pas assez de s'en inspirer uniquement pendant les quelques heures ou les quelques jours passés au lieu même du pèlerinage. L'Eglise a toujours souhaité que le pèlerinage mérite son nom depuis l'heure de son départ jusqu'à celle où s'achève son retour. Partout donc où passe un cortège de pèlerins, il doit donner le bon exemple, faire preuve de piété, se montrer digne de l'acte de dévotion qu'il accomplit. Et comment remplirait-il ce devoir, si les hommes dont il se compose vivaient sans retenue et se livraient, comme de vulgaires touristes, je ne dis pas au péché, mais seulement aux libertés d'allure et de langage dont s'accompagnent souvent les excursions profanes. Les pèlerinages ont souvent donné lieu, disent leurs ennemis, à des abus ; et ces abus soulevaient contre eux d'amères critiques. C'est peut-être là, avec la diminution de la piété, ce qui leur

[1] Adorasse ubi steterunt pedes Domini pars fidei est. (*Ep. 49, ad Desiderium).*

[2] *Benedictio peregrinorum ad loca sancta prodeuntium, Benedictio peregrinorum post reditum.*

a fait perdre, à certaines époques, leur popularité. Si ces abus se renouvelaient, ils produiraient encore les mêmes effets.

Nos pèlerins aimeront aussi, non seulement à édifier les lieux où ils passent, mais encore à y recueillir pour eux-mêmes de l'édification. C'est pourquoi, quand ils entreront en contact avec une population chrétienne, ils chercheront à savoir ce qui s'y fait de bien ; mais laisseront aux amis du vice la honteuse et criminelle curiosité du mal.

Lorsque le terme d'un pèlerinage est éloigné de son point de départ, il peut être utile, pour entretenir ses membres dans une mentalité vraiment religieuse, de lui ménager des arrêts dans quelques localités intermédiaires dignes d'être elles-mêmes des buts de pèlerinage. Ces stations alimenteront et renouvelleront heureusement la dévotion des pèlerins. Elles seront comme autant de pèlerinages accessoires s'associant au pèlerinage principal. Ainsi, par exemple, un groupement allant du Nord à Lourdes trouvera un avantage à rendre visite aux sanctuaires de Paray ou d'Ars, de Notre-Dame de Fourvière ou de Notre-Dame de la Garde. Ces visites seront pour les esprits et les cœurs l'exhortation la plus fervente et la plus persuasive.

En principe, il n'est pas avantageux d'ajouter à l'itinéraire d'un pèlerinage des courses d'ordre profane, je veux dire la visite de quelque beauté naturelle. Les pèlerins y perdent toujours et presque fatalement quelque chose de leur recueillement et de leur piété. Une démarche aussi essentiellement religieuse que la leur mérite d'absorber leurs âmes tout le temps de sa durée, par conséquent tout le long de son parcours.

Si quelque raison grave imposait une exception, je me permettrais d'offrir un conseil aux personnes qui prendraient part à la course : ce serait d'y porter tout le sens chrétien dont elles sont capables. Les Livres saints nous parlent des beautés de la nature comme d'autant de « jeux (c'est son expression) dans lesquels s'est complu la sagesse du Créateur [3]. » Reconnaissez-la, quand vous les verrez ; et, en la reconnaissant, admirez-la, glorifiez-la, élevez-vous jusqu'à elle ! Laissez même votre cœur s'attendrir à la pensée qu'elle a fait pour vous ces merveilles ! J'ai connu un voyageur dont les yeux ne pouvaient s'arrêter sur des spectacles de cette sorte sans se remplir de larmes. « Dieu, pensait-il, Dieu, qui sait tout, prévoyait, quand il a créé ces belles choses, que je les verrais un jour et que j'aurais du plaisir à les voir. Et, dans sa bonté pour moi, il s'est réjoui du plaisir que j'en devais éprouver !... » Cette réflexion parfaitement juste le jetait dans une sorte d'extase...

2° L'idée religieuse exige des membres d'un pèlerinage, non seulement de la piété, mais toute sorte de vertus, lesquelles se ressemblent par ce trait commun d'être plus ou moins pénibles.

Les pèlerinages des anciens temps n'étaient point commodes. Ils se faisaient à pied, en des marches difficiles et fatigantes. On passait les nuits sous des abris peu confortables. On mangeait ce qu'on trouvait. On portait le poids de la chaleur et des intempéries. Quand on allait prier en des sanctuaires éloignés, c'étaient des voyages longs et douloureux. Les moyens de locomotion dont nous jouissons aujourd'hui les rendent à la fois beaucoup plus courts et plus faciles. Ils imposent cependant encore d'innombrables sacrifices. Vous n'y jouirez pas d'une grande liberté ; vous devrez, au contraire, obéir à une direction. Vous occuperez des voitures où vous ne serez pas seuls, où vous ne pourrez agir à votre guise, et où vous aurez le plus souvent des compagnons de route que vous n'aurez pas choisis.

Là, les occasions ne manqueront point d'exercer la charité, le support mutuel, et même, si vous êtes avec des pauvres, la générosité. Ajoutez à tout cela l'éventualité d'avoir à concourir au soin ou au transport des malades, si le pèlerinage en compte quelques-uns, au maintien de l'ordre, à la persévérance dans le bon esprit. Je ne parle ni des prières à faire en commun, ni des chants qui peuvent solliciter les bonnes volontés, ni de la sainteté de vie à laquelle oblige tout pèlerinage.

N'y prenez donc part qu'après vous être fermement déterminés à remplir tous ces devoirs. Ces résolutions constituent l'essence même des dispositions à mettre au fond de vos cœurs avant de monter en voiture.

II

Vous avez touché, je le suppose, au terme de votre pèlerinage, c'est-à-dire au sanctuaire vers lequel se dirigeait votre pieux voyage. L'heure est donc venue de travailler à réaliser le but en vue duquel vous vous êtes mis en route. Vous êtes venus pour solliciter telles et telles faveurs : il s'agit maintenant de les obtenir.

Les pèlerinages importants font généralement à leur point d'arrivée un séjour de quelque durée, par exemple deux, trois ou quatre jours. Ces journées-là sont les plus saintes de toutes et veulent être passées avec une piété plus ardente et une vertu plus parfaite.

Je réduis à deux les conseils que je crois les plus utiles à cette partie du voyage.

1° Le premier leur recommandera *la fidélité à la prière*. La prière, en effet, est le grand moyen dont les pèlerins disposent d'obtenir des puissances célestes les grâces qu'ils vont demander.

Tout pèlerinage digne de ce nom se fait dans un but religieux. Ce but est parfois une reconnaissance ou un hommage à offrir ; mais c'est, plus souvent encore, une faveur à obtenir. En tout cas, il va prier, car les remerciements et les hommages sont, comme les demandes, des formes de la prière. Les pèlerins sont donc, par la raison d'être de leur démarche, obligés de prier, presque toujours de prier beaucoup et de persévérer dans la prière.

Cette fidélité à la prière se traduit, en pratique, par une assistance régulière aux offices du pèlerinage. Que chacun suive donc avec exactitude les rassemblements de son propre groupe aux heures où lui est ouvert l'accès des autels. Qu'il assiste à sa messe, à ses vêpres, à ses prédications, à son chape-

[3] *Cum eo eram cuncta componens... ludens coram eo, ludens in orbe terrarum.* (Prov., VIII, 30-31).